

Collection FICTIONS

Peu ou prou, la littérature d'aujourd'hui nous raconte des histoires (dans tous les sens du terme). Des fictions donc, des mensonges qu'Anacharsis, attaché aux tournures imaginatives et récréatives de l'écriture, cherche à faire connaître, se jouant par fantaisie des catégories, des genres, des conventions et des habitudes molles.

Collection FICTIONS

Peu ou prou, la littérature d'aujourd'hui nous raconte des histoires (dans tous les sens du terme). Des fictions donc, des mensonges qu'Anacharsis, attaché aux tournures imaginatives et récréatives de l'écriture, cherche à faire connaître, se jouant par fantaisie des catégories, des genres, des conventions et des habitudes molles.

PARUTION 28 NOVEMBRE 2008

Qui est véritablement Janus Schulmeister (ou Ripberger), alias Goodfellow, alias Goodbrother, si tant est que cet individu porte un nom ? Un tueur mécanique autrichien aussi froid que le canon de son Mauser ? Un centaure satanique sorti des déserts américano-mexicains pour semer mort et désolation dans son sillage ? Ou l'une de ces légendes de l'Ouest, l'un de ces mythes colportés de feux de camps en feux de camps aussi bien par les garçons vachers que par les derniers Indiens à se souvenir d'une époque encore sauvage ?

Il est apparu en tout cas dans un roman à succès, *Sistac* (Anacharsis, Toulouse, 2004), sous les contours à peine dessinés d'un chasseur de prime implacable et toujours dans l'ombre. Mais il existe des traces, des résidus, des fragments matériels qui pourraient donner à penser que Goodbrother n'est pas qu'un personnage de fiction.

À la demande d'un chercheur américain faisant autorité en matière d'histoire du *Far West*, Charlie Galibert a tenté de ramasser ces débris (une sacoche de cuir usé contenant quelques papiers parsemés d'une écriture à demi effacée, les plans de montage/démontage d'un pistolet, le bon d'achat d'une voiture Ford modèle « T »...) pour dresser un portrait aussi complet que possible de cette terrible et mystérieuse silhouette.

Roman dispersé comme un jeu de cartes mélangé, « roman-goutte » comme certains romans sont des « romans-fleuve », *L'Autre* est l'exploration d'une âme noire absolument pas tourmentée dans un monde qui l'est beaucoup plus, alternant les pensées métaphysiques et le récit d'aventures, le scientifique travail du biographe et la mise en scène loufoque. Charlie Galibert s'y promène d'une plume somptueuse, le long des racines s'éparpillant à partir du tronc constitué par Goodbrother (alias Janus Schulmeister – ou Ripberger ?), qui s'en éloignent et y reviennent pour accoucher d'un monstre littéraire que chacun, sans doute, comme une mauvaise part, porte en soi : l'Autre.

272 pages - ISBN : 2-914777-48-3 - 18 €
© dessin de couverture : Christophe Blain

PARU EN OCTOBRE 2005

Dans les immenses solitudes de l'Ouest, deux hommes se poursuivent. Sistac, garçon perdu qui vit le jour dans le quartier des Minimes à Toulouse, fuit devant son diabolique alter ego, le fantômatique Goodfellow. Au cœur de l'hiver des contreforts des Rocheuses ou à travers les déserts immobiles, les plaines étales et les marécages, sous les pluies diluviennes, au creux des ravines et des taillis, ils se pourchassent implacablement, munis seulement de leurs dernières cartouches et de leurs armes éculées. Et la traque obstinée, lente, s'étire dans les vastes étendues désolées au rythme d'une ballade à la fois nonchalante, drôle et nostalgique, pour donner lieu à un étrange western.

L'on croirait parfois entendre dans le lointain les mélodies larmoyantes d'un harmonica, ou les trompettes éplorées des mariachis du Mexique, tandis que défilent en camaïeux de brèves saynetes ranimant avec une subtile ironie les grandes figures de l'Ouest. Au lyrisme des classiques du genre, Charlie Galibert substitue cependant un style dépouillé à l'extrême, et parvient avec bonheur à faire alterner les séquences naturalistes, burelesques ou tragiques, par lesquelles sistac fait penser aux atmosphères en décalage du *Dead Man* de Jim Jarmush ou des films de Sergio Leone.

On apprend donc dans ce roman comment administrer une tisane à un cheval et l'on y assiste bien entendu à des fusillades de saloon ; on y rencontre un indien accroché à son parapluie comme à un parachute ascensionnel, et l'on y croise un vieux coureur de piste qui jure ses grands dieux que les Apaches comprennent parfaitement la patois de Toulouse... Mais le spectre de la potence est là lui aussi, qui nous rappelle que tout a une fin, vers laquelle Charlie Galibert nous conduit de main de maître, lâchant la bride à son plaisir d'écrire, et de raconter.

Charlie Galibert est ethnologue. Il a publié plusieurs essais et un roman, Carnaval cathare, en 2003, aux éditions Empreintes.

192 pages - ISBN : 2-914777-22-1 - 14 €

NOTE DE L'ÉDITEUR

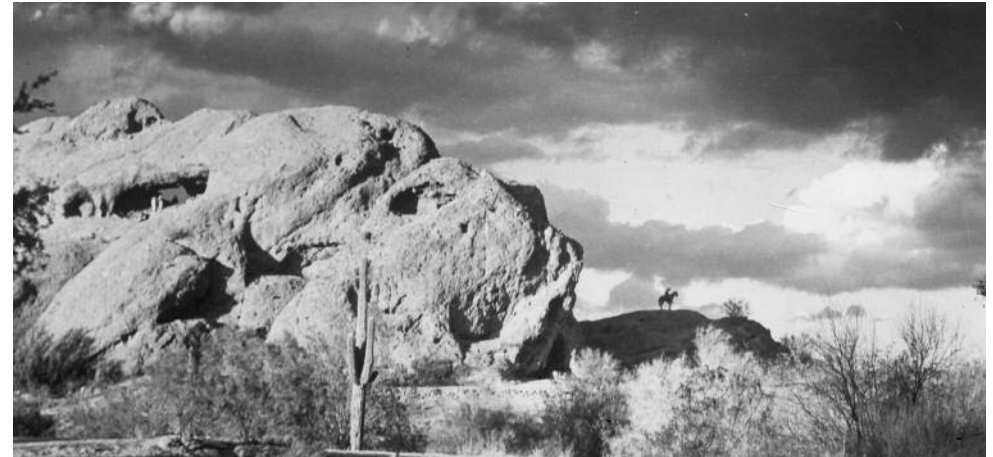
Charlie Galibert

La parution, en octobre 2005, de *Sistac* a constitué un petit événement éditorial. Nombreux furent les échos dans la presse à s'étonner de l'édition, à contre-courant des tendances contemporaines, d'un western qui, au plein sens littéraire du terme, n'a jamais constitué un véritable genre. Les qualités d'écriture, le minimalisme, le jeu des renvois incessants, le labyrinthe achronique de la composition ont été soulignés et l'unanimité autour de cette sympathique création fictionnelle n'est pas ici mise en cause – surtout de la part de son propre éditeur.

La raison de cette prévention introductive est ailleurs. Plus exactement elle vient d'ailleurs. Un lecteur américain a émis une critique inattendue. Walter Wallace Winnicott Point Abercrombie, professeur d'histoire contemporaine à la West Union University de Phoenix, spécialiste du western et de la conquête de l'Ouest, auteur de nombreux articles et ouvrages, a soulevé un point qui demande réponse, après éclaircissements.

WWW Point Abercrombie est reconnu aux USA pour la publication de biographies de pionniers célèbres de l'Ouest américain, en particulier celle, à partir de sa correspondance, de Martha Jane Cannary Hickok (*Calamity Jane, between Hope and Distress*, Phoenix University Press, Phoenix, 1978), mais aussi de Buffalo Bill, Kit Carson et du général Sutter (Abercrombie a publié *Gold*, sa traduction américaine de *L'Or* de Blaise Cendrars, dans la même maison d'édition universitaire). Il a également contribué, par le prêt des documents en sa possession, à la publication des *Collected Works of Billy the Kid* par Michael Ondaatje (1970, Toronto, Maryon Boyars Publishers Ltd.). Enfin, ses connaissances véritablement encyclopédiques sur la thématique de l'Ouest en ont fait un des conseillers techniques les plus sollicités par les réalisateurs de westerns (de Clint Eastwood à Jim Jarmusch).

ARCHIVES



La seule photographie authentifiée de Jean E. Sistac., vers 1863, sans nom d'auteur.



Or, les recherches récentes de cet universitaire renommé l'ont mené sur la trace d'un aventurier autrichien, Janus Ripberger (1835/1899 ?) dont il a cru reconnaître un sombre pastiche dans le personnage de Goodbrother que l'auteur de *Sistac* a toujours présenté comme une création fictionnelle, volontiers double ou part sombre de Jean E. Sistac, mais en aucune manière comme un personnage historique qu'un artifice littéraire aurait permis à l'auteur de faire rencontrer à son héros dans les pages froides d'un roman plutôt que dans la réalité brûlante du désert du Nouveau-Mexique.

La fiction n'est pas l'histoire et, aux dires mêmes de l'auteur de *Sistac*, la tâche d'historien excède les bornes de ses prérogatives de romancier et l'a contraint à se réserver les sentiers plus humbles de la fiction – sinon à s'en satisfaire. Néanmoins, la conquête de l'Ouest, l'esprit de la Frontière, l'origine même de l'État américain à travers ces épisodes fondateurs et la figure du héros constituent bien, à la fois, de manière indissociable, une aventure historique et une légende épique. Pour dénouer ce débat aux implications infinies quant aux statuts respectifs du « réel » et de l'« imaginaire », nous avons mis en relation WWW Point Abercrombie et C. Galibert pour qu'ils échangent à ce propos – ce dont témoignent les papiers et articles parus sur le sujet dans les journaux américains (*American Literacy*, 2006, April, 3-4, p. 133-141 ; *Phoenix University Journal*, 2006, 233, 17/18, p. 1625-1641) et les revues françaises (*Revue des trois mondes*, 2006, juin, numéro 45/47, p. 88-95 ; *Journal de littérature historique*, 2006, octobre, XVII/XIX, HS 425, p. 32-52).

À l'issue de ce dialogue, riche et animé mais toujours courtois, WWW Point Abercrombie a souhaité confier ses propres notes de recherche et les documents collectés concernant le véritable Goodbrother (Abercrombie, 1999) à l'auteur de *Sistac* afin que celui-ci rende justice à l'aventurier autrichien de son personnage historique authentique et de sa dimension pionnière. *L'Autre*, que nous sommes heureux et fiers de livrer à la lecture sagace et néanmoins impatiente du public – et ce avec d'autant plus de bonheur que nous sommes

UN ÉPISODE INÉDIT : *SISTAC, LA PISTE MEXICAINE*

Charlie Galibert, revue *Fora !*

Jean E. Sistac, le petit toulousain émigré aux États-Unis en 1840 et mort à 25 ans, le 21 juin 1865, près de Phoenix (Arizona) dans une rixe a eu un ami corse, Sampiero Bonaventura (surnommé Mort) natif de Bastelica qui, à sa mort, s'est chargé de recueillir ses effets personnels et de les envoyer à ses derniers parents demeurés à Toulouse, dans le quartier des Minimes. Il ne m'appartient pas de juger le fait qu'il omit d'adjoindre à son envoi les armes mythiques du petit toulousain – un *45 Wells Fargo 1848* et un *Baby Dragoon 44*, une *Remington Rolling Block Action Buffalo* qui vous tuait un homme à 1000 m, un *Fox & Stevens* à double canon, pour la chasse ; un *Laguiole Calmes* en corne, os, maillechort et laiton et une fronde (sans marque).

Quelques temps après qu'il se fut acquitté de cette dette d'amitié, Mort tomba sur une interview de Sistac donnée au *Xopilote de Oaxaca* (Mexique), la feuille d'agave locale, le 20 mai 1865. Bonaventura ne survécut guère à sa trouvaille puisqu'il fut abattu à son tour, le 25 décembre 1865, par Ours-Ange Buttafoco, un drôle de Père Noël, de Bastelicaccia, qui venait expatrier en ces terres lointaines la vendetta familiale entamée trois générations plus tôt par les grands pères Bonaventura (Gabriel-Toussaint) et Buttafoco (Ange-Ours) au prétexte de dévastés jardiniers occasionnés par la dent d'une chèvre, du déplacement d'une borne de pierre, ou j'en sais rien quoi – en tous les cas pour un solide motif dont a été perdu jusqu'au souvenir. L'exemplaire du journal mexicain passa aux mains de Buttafoco, éclairer familial de William-Frederick Cody (1846-1917) qu'il accompagna dans la tournée européenne de son spectacle (« The Buffalo Bill Circus ») déguisé en squaw Oglala – travestissement dont la suite de l'histoire lève toute ambiguïté.

parvenus à en conserver les droits malgré une concurrence âpre et des pressions parfois inamicales –, est donc l'adaptation française de la véritable vie de celui qui n'était connu jusqu'ici du lecteur francophone que sous l'aspect peu gratifiant de « Goodbrother ». Le problème n'en demeure pas moins entier de savoir si, Good ayant réellement existé, Sistac n'est lui-même qu'un simple personnage de roman ou bien s'il est la transformation fictionnelle de la biographie d'un jeune Toulousain qui aurait réellement vécu et qui, après son émigration aux États-Unis d'Amérique avec ses parents, dans les années 1860, aurait survécu quelques années dans l'Ouest américain. Il faudra pour poser, sinon trancher, cette question attendre l'émoi curieux d'un chercheur qui viendrait remettre en question le personnage du Petit Toulousain en établissant la réalité de son existence par des documents historiques incontestables. Cette victoire posthume en quelque sorte de Goodbrother restituerait à ces deux figures désormais légendaires l'épaisseur de leur attachante réalité.

C'est à l'occasion d'une représentation londonienne que Ours-Ange Buttafoco, sentant venir sa mort prochaine à la multiplication de signes, peu médicaux mais néanmoins explicites (tels que pistage/balle perdue, embuscade/balle perdue, guet-apens/balle trouvée), remet l'exemplaire du *Xopilote* à son ultime petit parent, Buttafoco Ange-Ours-Ange, qui s'était prémonitoirement lui-même lancé, de façon tardive mais frénétique, dans l'élaboration de l'arbre généalogique familial dont il constituait l'ultime inflorescence de l'ultime ramille.

La Grande Histoire voulut que le dernier Buttafoco (Ange-Ours-Ange) fut derechef emporté devant Dieuze, le 20 août 1914, juste avant qu'il eut du l'être par la vindicte du dernier Bonaventura (Al-Mort-Sampieru-Toussaint-Gabriel (surnommé, pour faire plus court Mort-Al némicu), dont le projet fut contrarié, le même jour au même endroit, par la même balle teutonnes qui traversa également les deux têtes Buttafoco et Bonaventura, mettant ainsi un terme à l'initié installée.

Rapatré, le document dort dans une malle au grenier de la maison familiale désormais abandonnée, jusqu'à son rachat par un cardiologue berlinois qui offrit obligeamment le contenu de ladite malle au Musée de l'ADCEC de Cervione, les Archives de Corse du Sud d'Ajaccio ayant décliné l'offre par manque de place et de personnel.

C'est au cours d'une mission ethnographique menée dans une perspective d'étude comparative des vallées du Prunelli et de la Gravona, qu'il m'a été offert de prendre connaissance de cette interview exclusive et inédite du petit toulousain, bien que trop tard, hélas, pour l'intégrer à la recherche biographique déjà publiée.

C'est donc avec plaisir, mais humilité, que je restitue aujourd'hui ce précieux document dans sa version originale espagnole et dans la version corse qui l'accompagnait (sans doute due à Mort Sampiero Bonaventura qui ne parlait pas un mot de français et échangeait avec Sistac en espagnol et en dialectes indiens). La transcription en français est, quant à elle, de ma seule responsabilité.

RAPPORT DU LIEUTENANT CLEMENS TRUMPLER

Page 1/5

« Fort Sumner, 12 décembre 1863

Rapport du lieutenant Clemens Trumpler, 10^e régiment de cavalerie, Armée confédérée des états du Sud, Au colonel Wallace Groomitt, Fort Stanton,

Mon colonel,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance les faits ci-dessous concernant l'individu dénommé Janus Ripberger, plus connu sous le surnom de Goodfellow, faits survenus dans la nuit du 10 au 11 décembre 1863 (...) »

(5 lignes illisibles)

« (...) suite à la bataille de Gettysburg, le susnommé donnait des signes allant de l'abattement à la rébellion, proches selon ses camarades du dérangement mental.

D'après le témoignage de Barry S. Mendelssohn, clairon au 10^e régiment, il prétendait pouvoir arrêter les balles blindées avec les mains.

De faction au corral des chevaux du 10^e régiment, la nuit du 10 au 11 décembre 1863 (...). »

Les pages suivantes 2, 3, 4, 5/5 sont manquantes¹.

1. L'unique copie restante connue à ce jour du *Rapport Trumpler* est versée dans le dossier de WWW Point Abercrombie.

El Xopilote de Oaxaca, 1865, 20 de mayo

– Jean E. Sistac, votre tête est mise à prix, vous êtes en fuite. Quel effet cela fait-il d'être célèbre ?

– L'effet d'être un mort en sursis, mais du moins droit et fier, avant que d'être raide et froid. Je suis comme ça, moi : quand je sais que je n'ai aucune chance, je la prends ! Comme dit mon meilleur ami : il vaut mieux être mort que tordu.

– Hum... si vous le dites. Vous êtes plutôt connu comme chasseur : quelle impression cela fait-il de devenir gibier ?

– Aucune différence : le chasseur EST le gibier, le prédateur EST sa proie.

– Qu'est-ce donc, alors, pour vous, que chasser ?

– Chasser est l'activité la plus élémentaire que je connaisse. Celle qui permet d'attendre sans trop s'éloigner de son attente.

– Et qu'attendez vous ainsi avec tant de certitude ?

– J'attends ce qu'attend toujours le chasseur : que le gibier qui passe soit un gibier que l'on tue.

– Et si vous attendiez en vain ?

– Ce ne peut être en vain parce que mon attente et le gibier ne font qu'un... Parfois, lorsque j'ai tué un animal, je le retourne, et il a le visage d'un de mes poursuivants, ou de ma prochaine victime. Une fois, il avait mon visage.

– Au fait : si vous étiez un animal, ce serait lequel ?

– Un vautour gourmand de chantilly.

– Comment avez-vous fait pour survivre ?

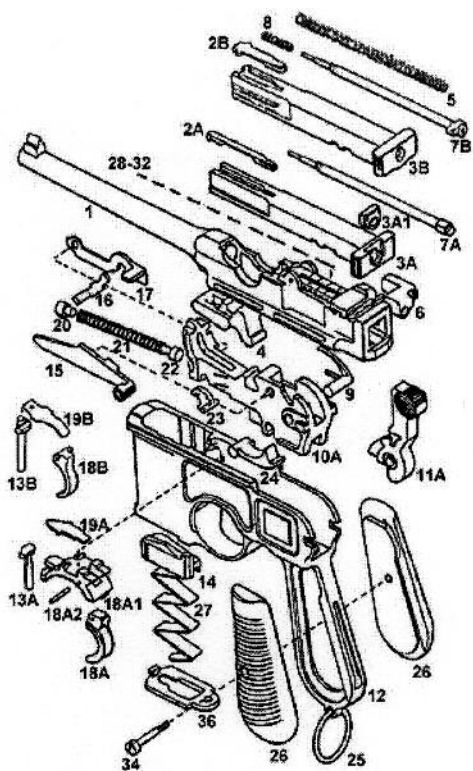
– J'ai un truc. Comme vous, lorsque vous faites exprès de poser le pied à tel ou tel endroit pour qu'un événement se produise... Pour la plupart des humains, chaque soir est un petit trépas, chaque matin une grande résurrection. Moi, je dors dans le noir, je mange dans le noir, je guette dans le noir... Vous savez : à peine né, la maison familiale s'est effondrée sur mon berceau : pourquoi voudriez vous que ma vie soit un conte de fée ? Le froid, la faim, la soif sont mes nerfs. La peur et la haine mes émotions. Tout cela constitue la rudimentaire – mais efficace, je vous prie de le croire, et remarquablement huilée – machine de mes sentiments, la courroie de mon bras avec, au bout, ma main et, au bout encore du bout, le Forty Five qui en est le moteur – cette machine est une vraie charrue de mort, ses dégâts sont considérables...

INTERVIEW

« Comment expliquez-vous cette sorte de science des armes ?

– Les veines de ses bras et de ses doigts se poursuivent dans ses armes, comme un filet vivant, un réseau rouge et palpitant au rythme de son cœur, et bleu pour les nerfs, et ça réchauffe son 45, mais ça marche surtout avec le Mauser, et puis, parfois, ça marche avec son cheval, je veux dire qu'ils ont un réseau commun de sang et de nerfs, Satan et lui, comme les Centaures, et cela peut se produire également quand il serre la main à un humain particulier. On peut voir ça comme une extension des sens à l'extérieur du corps, dans l'espace, le temps, et le monde – un filet de rétiaire qui s'approprie ce qui n'est pas lui. »

(Extrait de l'interview de Jack Crabb : *Schulmeister, assassin ou mystique*, dans *The Gold Pistolero of Thombstone*, 1957, April, 20th, pages 23 à 27.)



Montage et démontage
de l'éclaté de Mauser-
Mother-Mozart

– En somme, vous êtes vivant parce que tous les autres sont morts... Comment expliquez-vous cette sorte de science des armes ?

– Les veines de mes doigts se prolongent dans mes armes, comme un filet vivant, un réseau rouge et palpitant au rythme de mon cœur, et bleu pour les nerfs, et ça réchauffe mon 45, et parfois, aussi, ça le fait avec mon cheval, je veux dire qu'on a un réseau commun de sang et de nerfs, Bernard et moi, comme les Centaures, et cela se produit également quand je serre la main à certains humains... On peut voir ça comme une extension des sens à l'extérieur du corps, dans le monde – un filet de rétiaire qui s'approprie ce qui n'est pas moi. Ça arrive surtout avec les Indiens. Avec un seul Blanc, ouaip, Mort Bonaventura...

– Des souvenirs ?

– Les saumons de Boco, les oiseaux fainéants du Pantano... Le soleil, la pluie, la neige... Les morts, beaucoup de morts... Pratew Schedew, un coin en territoire Chiricahua, qui signifie « Le Ventre de Notre Mère » en dialecte indien... Le Santa Ana, le vent chaud du désert... La Zilefrina, le vent glacé du Nord-Est du Mexique que les Coyoteiros appellent le Chouredou...

– Justement : le Mexique, ça vous dit quoi ?

– Quien sabe ?

– Le « E » de votre second prénom, au fait... ?

– Mes parents ont beaucoup hésité.

– Vous ne vous prenez pas un peu pour un artiste ?

– Tuer est un art. Monter à cheval est un art. Le monde est comme un triptyque, le paysage danse à droite et à gauche entre les oreilles du cheval, le ciel est bleu, les cactus flambent dans la chaleur. Je suis un Seigneur Rat faisant la tournée de son labyrinthe intime... Les balles sont les points de suspension du livre que je n'ai pas écrit.

– Vous croyez qu'on se souviendra de vous ?

– J'aime depuis toujours ruiner l'intelligence que l'on pourrait avoir de ma vie, effacer les chemins qui mènent à moi, condamner les portes. Je n'y suis pour personne. J'espère que ça posera des problèmes à mon biographe...

[*El Xopilote de Oaxaca VO, El Xopilote de Oaxaca VC*]

Un immense merci à Sophie Lapeyre et Jean-Marie Arrighi
Pratucheddu, mai 2008

BRIBES

CHRONOBIOGRAPHIQUES

Sistac	Good	Reste du monde
1840. Naissance	1835. Naissance 1838. New York	1819. Premier bateau à vapeur à traverser l'Atlantique (Savannah/Liverpool) en 29 jours 1824. Invention de la moissonneuse 1826. Fenimore Cooper: <i>Le Dernier des Mohicans</i> 1829. Échec des communautés d'Owen 1838. Invention de la photographie 1842. Piste de l'Oregon 1847. Samuel Colt invente le six-coups 1848. Traité de Guadalupe Hidalgo : annexion du Texas et de la Californie par les USA
1852. Émigration 1853. L'avalanche		1860. Début de la guerre de Sécession
1865, 21 juin. Mort	1863, 3 juillet. Gettysburg	1869. Électricité

A POOR LONESOME COWBOY

Lise Beninca, *Le Matricule des Anges*

Tirant sur les ficelles du genre, Charlie Galibert compose avec « Sistac » un western divertissant et tragique où les chasseurs de primes, s'ils ne savent dans quelle direction aller, y vont au galop.

Le soleil jette ses dernières flammes. Au creux d'un canyon perdu dans l'immensité de l'Ouest américain, Sistac prend soin de brouiller ses traces. Il allume un maigre feu, fait bouillir la décoction d'herbes qui soignera sa fièvre et s'installe pour la nuit. Il ne dormira que d'un oeil, guettant la présence de l'homme qui le pourchasse depuis des mois. Sistac sait qu'une affiche offre 5000 \$ pour sa capture, « *vivant uniquement* ». Puisqu'« *on ne réfléchit jamais aussi bien qu'en fuyant au galop* », il a semé ses poursuivants, excepté Goodfellow, chasseur de primes de la plus fine espèce.

Ce n'est pas pour rien que le mot « western » figure sur la couverture du livre de Charlie Galibert, comme on aurait indiqué « roman » ou « récit ». L'auteur affectionne le genre parodique. Son premier roman, *Carnaval cathare* (paru en 2003 aux Éditions Empreinte), était un polar moyenâgeux décrivant un casse en 1240 à Toulouse, en pleine Inquisition. Dans ce deuxième livre, il rend un hommage décalé « *au western classique, académique, historique, avec ses allégories et son message sur le thème de l'immigrant, les grands espaces, la frontière, l'utopie, l'espoir et l'illusion ; au western italien et sa part de réalisme quasi ethnographique ; aux grands modèles naturalistes et sociaux comme Little Big Man ; aux derniers westerns comme Dead Man* ». Sistac est une ballade nonchalante à la Lucky Luke, avec ses soleils qui n'en finissent pas de se coucher. C'est aussi une implacable chasse à l'homme à l'ère du triste mythe californien, qui s'est construit dans l'or et le sang.

LE GÂTEAU DE 20 ANS

Il croisa une dernière fois, le 25 juillet 1893, Martha Jane Cannary Hickok (dite Calamity Jane), qui, avec sa perspicacité, sa douceur, sa profondeur d'analyse, et après l'avoir bien regardé dans les yeux, avait conclu que décidément, oui, c'était un bon garçon à qui, seulement, il était arrivé malheur ou bien à qui on avait fait du mal, peut-être, enfant.

Émue, elle avait tenu à lui donner sa recette de gâteau de 20 ans.

– Ce gâteau est insurpassable et restera bon jusqu'à la dernière miette pendant 20 ans.

25 œufs battus à part

2 livres 1/2 de sucre

2 livres 1/2 de farine

2 livres 1/2 de beurre

7 livres 1/2 de raisins secs égrenés

1 livre 1/2 de citrons coupés très fin

5 livres de groseilles

1 pinte d'eau-de-vie

1/2 once de clous de girofle

1/2 once de cannelle

2 onces de fleurs de muscade

2 onces de noix de muscade

2 cuillers à thé de levure de bière ou de bicarbonate de soude et 3 de crème de tarte.

Verser la moitié de la pinte d'eau-de-vie sur le gâteau encore chaud.

Mettre dans un pot de terre étanche.

Cela fera 3 gâteaux de 8 livres chacun.

Boire la demi-pinte d'eau-de-vie restante...

Je n'ai donné cette recette qu'à ma fille, à ma petite Janey Hickok chérie...

tement du récit correspond à l'idée du jeu de cartes mélangé entre les doigts du donneur, de façon à décentrer le temps pour lui donner la forme hésitante, papillonnante, multiple et polymorphe des souvenirs, de flashes mémoriels, d'hésitations sur les possibilités d'évolution parallèles (à la Calvino ou à la Cortázar). »

Le parcours de Sistac est un mélange d'extrême solitude, de sagesse, de burlesque et de tragique. Ménager son cheval, compter l'eau et les vivres, se raser le revolver à la main, laver son caleçon dans un torrent, fuir. Pour Sistac, le jour qui s'achève et celui à venir s'organisent autour de cet alter ego qui le poursuit, qu'il interpelle dans ses cauchemars et rebaptise selon l'humeur « Fuckfellow » ou « Good-brother ». Existe-t-il vraiment ? Peu importe, puisque rien n'a de sens que cette avancée parallèle du traqueur et de sa proie, l'un justifiant l'existence de l'autre. Assis devant son feu, Sistac éprouve la douce satisfaction d'avoir échappé une fois de plus à son frère ennemi. Et la furtive envie de partager avec lui le lapin qui rôtit sur les braises, pour fêter ça. Le temps d'une trêve, le temps d'être moins seul. Sistac est l'histoire d'une quête absurde et pourtant inévitable dans un monde sans sens. « *Les pistes ne sont-elles pas faites pour être brouillées, effacées, perdues... fausses ?* » avance Charlie Galibert, aussi énigmatique que la fin de son livre.

AU MILIEU DU DÉSERT, LES PORTES

Il avait des visions de cabanes en rondins dans des clairières tout juste défrichées. Il traversait des cimetières indiens sous la neige, où des esprits follets virevoltants mélangeaient, en bons êtres psychopompes, les remords, les souvenirs, les espoirs, et les enfilait sur le collier incertain des heures propices.

Il croyait voir un puma femelle cosmique arc-bouté entre deux montagnes.

Il mangeait des trucs qui avaient le goût de la cuisine de la sorcière-à-la-maison-en-pain-d'épices si elle avait eu le temps d'apprêter Hansel et Gretel.

Il croisait souvent la route de Corbeau et Coyote. Une seule fois, il aperçut Petit Loup. Trop tard, déjà disparu !

Il passa à Wounded Knee et à Little Big Horn.

Il fut arrêté par le fleuve en crue qui roulait un flot dramatique emportant en ringuette une vache, une commode Louis XV, des clémentines corses (il les reconnut à leurs feuilles vertes), une dame âgée couchée dans un lit d'acajou surmonté d'un édredon jaune.

Il vit une forme volante à l'allure métallique dans le ciel de Roswell (Nouveau-Mexique).

Il eut des sensations de paysages échevelés et romantiques à la Friedrich.

À un moment, il eut une mule. Mais avec Satan et Mittwoch, il trouva que ça commençait à faire ménagerie. Il la recouvrit d'une peau d'ours et la vendit pour un grizzli à un Italien aveugle patron de cirque, déjà heureux propriétaire de trois chèvres-lions, d'un cochon-léopard et d'un fourmiléléphant.

Il tomba, en plein désert de nulle part, sur un portail dressé et ouvert sur rien. Il soupçonna quelque expérience mystique. Il descendit de cheval, ouvrit, passa et referma derrière lui. Il lui fut donné de sentir qu'effectivement, il y avait le Connu, l'Inconnu et, entre les deux, les Portes.

LE NOUVEAU WESTERN

Emmanuelle Cocud, *À voir à lire*

Renouvelant le genre disparu depuis belle lurette, Charlie Galibert signe un western réaliste, empreint de drôlerie et d'amertume. Comme un cow-boy solitaire qui verrait ses rêves de fortune lui passer sous le nez.

« Western », nous annonce la couverture. Mais il ne faut pas s'attendre ici à du John Wayne. Sistac, notre héros, serait bien plutôt un anti-John Wayne : sale, triste et drôle. Maintenant, si l'on regarde le dictionnaire, voici ce qu'on trouve à l'entrée « western » : « Film/livre dont l'action se situe dans l'Ouest américain à l'époque des pionniers et de la conquête des terres sur les Indiens. » De ce côté-là, rien à redire, Sistac est un western. Et c'est d'ailleurs du point de vue historique qu'il colle le plus au genre puisque, loin des clichés des films de cow-boys, il retrace, à travers l'histoire du personnage principal et de sa famille, le sort qu'ont dû connaître bon nombre d'émigrés (toulousains en l'occurrence) partis chercher or et richesse dans ce nouveau monde.

Et l'auteur n'a de cesse de s'attacher à la réalité, ou du moins à une réalité possible : Sistac côtoie bien plus les petites bêtes, sangsues ou autres, que les jolies filles et quand, par hasard, cela lui arrive, c'est pour son malheur. Bref, ce serait plutôt un pauvre hère qui tombe sur des os, au propre comme au figuré. Au point qu'il finit par établir une revue des insectes et autres bestioles qu'il rencontre, une sorte de bestiaire qui fait songer à celui d'un Maldoror pouilleux qui traverserait l'espace à cheval. Sistac serait-il la conscience du cow-boy, figure légendaire ? C'est fort possible, un Jiminy Cricket de son double et frère, Goodfellow, dont le nom ne cesse de varier au fil des pages, au fil de

THÉÂTRE

Good : J'ai poussé jusqu'à Pa-Gotzin-Kay (34° 16' N – 118° 05' W), dans la Sierra Madre, après la frontière, au Mexique, puis jusqu'à Tres Castillos.

Sistac : J'ai poussé jusqu'à Matamoros (25° 50' N-97° 30' W), dans le Haut Tamaulipas.

AlterMauser : Ma vie n'a jamais tenu qu'à un fil, tu sais, comme le cheveu qui relie parfois entre eux les morceaux d'une crotte de chat.

Die Mauser : Tu te rappelles ces dalles géantes, à Chihuahua Pero, sur lesquelles les petits Apaches faisaient du toboggan...

Baby Dragoon : ... Et les rurales qui les tiraient comme des pigeons en criant « *Pol!* » chaque fois qu'un gamin s'élançait.

Saintyves : ... Et la fois où tu observais Le Petit comme un Grand Frère, mon vieux BigBrother, où tu essayais de te comporter comme un modèle pour lui.

Sistac : Dis tout de suite que j'étais pas un bon élève...

Good : Je dirais pas ça...

Jean E. : Tu l'as dit, voleur de Mauser !

Satan : Ça va pas recommencer ! Laisse tomber, petit !

Clint EastGood : D'abord, qu'est-ce que tu en aurais fait de cette arme ? Elle était trop lourde pour toi... Tu te serais tiré dans les pieds ! On t'aurait surnommé « pieds gonflés », Oïdipous, Œdipe...

Mort Bonaventura : Laisse-le, vieux, t'es pas son père !

An Epi Wi : Le noir de la haine, vous rassemblez les hommes par le noir de la haine...

Trumpler : Crois-tu que ce soit l'amour qui mène la guerre ?

An Epi Wi : Eh bien, voilà une excellente raison pour refuser de faire aucune guerre !

Bernadette Soubirous : Elle a raison. L'amour est l'axe du monde ; vous, vous êtes l'Homme, et l'Homme est un bipède qui satellise tout de travers autour de l'axe du monde.

Mittwoch : Ya-wouah !

ses rapports (imaginaires ou imaginés) avec lui. Ces deux-là sont inséparables, leurs survies en étroite dépendance et leurs pensées interférentes, comme celles de jumeaux fâchés.

Le texte se présente sous la forme de paragraphes très courts, de petites saynètes variant lieux et personnages, de l'enfance du héros au « premier jour du reste de sa vie » puis à sa mort. On s'y attache, comme on s'attache à son drôle de cheval nommé Bernard, « le seul bon côté » de Sistac, et à ces petites phrases qui clôturent les paragraphes et nous donnent des leçons de vie souvent amusantes jusqu'à en devenir tristes, comme celle-ci : « Parfois, il arrive que le chasseur déprime. »

Abercrombie: J'aime bien l'idée des rhizomes entre les deux livres... comme entre les deux vies, les variations labyrinthiques de « *La combe* », « *Rencontre* », « *Corniche* », « *Nuit* », « *Saint-François-de-Paule* »...

Fritz O.: « *Locus off control & FAE* », « *Coups de feu et tonnerre* », « *Orage et soleil* »...

Sistac et Good (*d'une seule et même voix un peu extraterrestre*): « *Mai-aison* »...

Jean E. (*à l'auteur*): Il faut penser à rajouter à la chronologie comparative entre Good, Sistac et le monde, la mort de Bernard, le 22 avril 1864.

Good (*à l'auteur*): Tu as oublié de donner ma version de l'interception du Mauser. C'est pourtant intéressant, parce que ça ne s'est pas passé comme c'est rapporté dans « *Le commis et le vilain* » de *Sistac* (*S.*, 53-54), mais alors là, pas du tout !

C. G. : Et comment ça s'est passé ?

Ripberger : Trop tard ! Le livre est fini ! À chacun d'imaginer. Moi, je sais. Je suis le seul à le savoir. Et je resterai le seul.

Bernard : Ta gueule, Good !

Good (*rêveur*): J'aurais bien aimé donner l'impression d'embranchements dans la Prairie et le Désert, de stations de correspondances, entre the-Hole-in-the-Rock, Papago Park, Phoenix (Arizona) et San Carlos, direction Tucson, changement à Camino Cielo, ou entre Thombstone et Fort Bowie, direction Ojo Caliente (Warm Springs), changement à Opera, avec un plan et une carte complète du réseau, comme un plan du métro, celui de New York par exemple...

Lector in fabula: D'une façon générale, il faudrait des annexes, ou un tome III, un truc où les revolvers discuteraient entre eux, et les chevaux, les rochers, les nuages ; les Indiens par-dessus la frontière entre le Mexique et les États-Unis, l'Amérique du Nord et du Sud par-dessus le Mexique, les arbres, la pluie, les rivières. Et il y aurait An Epi Wi... Oui, c'est ça qu'il faudrait.

UN LIVRE CULTE, UNE ANECDOTE

Robert M. Duchêne, revue Art Sud

Charlie Galibert compose avec Sistac ce qu'il appelle un « livre gouttes », une contrepartie ludique et efficace au classique « roman fleuve ». Les errances de Jean « E. » Sistac, garçon du Sud-Ouest toulousain perdu dans les immensités arides de l'Ouest américain, pourchassé par son alter ego, le diabolique Goodfellow, s'étirent et se disloquent en chapitres brefs et mélangés comme on bat un jeu de cartes, de la même façon que s'annihile en douceur une histoire sans début ni fin, de celles dont on fait les légendes. *Sistac* est un roman qui investit le Western comme on tente de réécrire les mythes fondateurs à la manière d'un Kubrick revisitant le cinéma de genre pour en extraire le suc : c'est que *Sistac* est aussi un film, où Ford, Hawks, Leone et Jarmush se seraient donner la main pour rendre un ultime hommage aux prairies infantiles et tragiques du *Far West*. De l'ombre rare des cactus candélabres, de la silhouette d'un cavalier, glissant, difforme, sur la poussière, s'échappe comme une lamentation le fantôme d'un livre qui nous parle comme personne de solitude, de mort et d'amitié.

Déjà un livre culte pour certains, une anecdote pour les autres.

